



HAL
open science

Ils firent les dieux à leur image : nouvelles recherches sur les Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde

François Lachaud

► To cite this version:

François Lachaud. Ils firent les dieux à leur image : nouvelles recherches sur les Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde. *Arts Asiatiques*, 2012, 67, pp.161 - 170. <10.3406/arasi.2012.1788>. <hal-05261611>

HAL Id: hal-05261611

<https://hal.science/hal-05261611v1>

Submitted on 15 Sep 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Ils firent les dieux à leur image : nouvelles recherches sur les
Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde

François Lachaud

Citer ce document / Cite this document :

Lachaud François. Ils firent les dieux à leur image : nouvelles recherches sur les *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*. In: Arts asiatiques, tome 67, 2012. pp. 161-170;

doi : <https://doi.org/10.3406/arasi.2012.1788>;

https://www.persee.fr/doc/arasi_0004-3958_2012_num_67_1_1788;

Fichier pdf généré le 21/02/2024

Ils firent les dieux à leur image : nouvelles recherches sur les *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*

Lynn HUNT, Margaret C. JACOB et Wijnand MIJNHARDT, *The Book that Changed Europe. Picart & Bernard's Religious Ceremonies of the World*, Cambridge (Massachusetts) et Londres, Belknap Press ; Harvard University Press, 2010, xi + 383 pages, 74 illustrations en noir et blanc.

ISBN 978-0-674-04928-4

Lynn HUNT, Margaret C. JACOB et Wijnand MIJNHARDT (éd.), *Bernard Picart and the First Global Vision of Religion*, Los Angeles, Getty Research Institute (coll. Issues & Debates), 2010, 364 pages.

ISBN 978-0-89236-968-3

« Les images sont presque aussi anciennes que la Religion, & cela n'a rien de surprenant ; puisque l'origine en est due à la faiblesse de l'esprit humain, qui ne pouvant fixer long-tems son attention à des objets purement spirituels, se tourne insensiblement vers la matière, & tâche de se rendre palpable pour ainsi dire les objets de son culte. »

Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde, vol. 1, II, p. 111.

L'imagerie populaire, terme bien difficile à définir avec rigueur, après avoir connu un renouveau historiographique récent ayant trait aux « peuples du Livre », a fait récemment l'objet de travaux portant sur l'Asie – notamment à l'époque

moderne – en faisant appel à des méthodologies pour le moins diverses¹. Une tendance hélas ! trop fréquente consiste à penser les enjeux des études portant sur l'Asie en vase clos, reprenant fréquemment les clichés des discours asiatiques sur l'autochtonie. Ce cloisonnement constitue un retour en arrière – du moins une stagnation préoccupante. L'histoire de l'art constitue à n'en point douter l'un des secteurs où les travaux des savants traitant de l'Occident, des Amériques et de l'Islam sont ignorés par certains spécialistes de l'Asie. Une tendance identique – mais plus surprenante – existe aussi dans les études religieuses. Cicéron devait associer le mot *religio* avec le latin *relegere* « relire, repasser » et donner au vocable le sens d'une « observation scrupuleuse, sinon littérale des rites » ; d'une « conscience », d'un « respect scrupuleux ». Pour d'autres lexicographes le mot était en rapport avec *religare* « relier, attacher ; contraindre [un mouvement] » ; la religion étant alors ce qui

1. Parmi les derniers ouvrages en langue française sur le sujet on signalera la réédition (entièrement revue et refondue) sous la direction de Philippe PAPIN de l'ouvrage classique de Maurice DURAND, *Imagerie populaire vietnamienne*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 2011 ; la réimpression préfacée par Olivier TEISSIER et Philippe Le FAILLER du livre d'Henri OGER, *Introduction générale à l'étude de la technique du peuple annamite*, École française d'Extrême-Orient, 2009, 3 vol. Voir aussi *Technique du peuple annamite*, Paris, EFEO, 2009 (DVD-R), le catalogue de l'exposition *Ofuda, images gravées des temples du Japon. La collection Bernard Frank*, dirigé par Josef KYBURZ, Institut des hautes études japonaises, Collège de France, Paris, 2011, et l'ouvrage collectif dirigé par Peter SKILLING, *Images et imaginations. Le Bouddhisme en Asie*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 2009 [ce dernier comprend des études sur le monde indien et l'Asie du Sud-Est].

relie ses adeptes entre eux. Les deux écoles ont encore leurs partisans, et il est même certaines personnes pour estimer que le mot religion est un mot moderne dans certaines langues asiatiques. La notion de religion comme système intellectuel et rituel est bien le fruit de la Réformation protestante et de la nécessité de comparer, de séparer et d'établir des limites. Les Lumières littéraires ne s'ouvrent-elles pas avec l'éloge vibrant de la comparaison déployé par Montesquieu dans les *Lettres Persanes* (1721), l'auteur, bon catholique néanmoins, étant lui-même héritier de Montaigne et des « grands ancêtres » de la réflexion anthropologique ? L'exemple est d'autant plus parlant que Montesquieu n'aurait jamais pu publier son livre à Paris². Montesquieu avait certes ses entrées chez le Régent, mais le succès de son ouvrage tend à faire oublier à l'historien des religions (notamment asiatiques) le degré auquel l'auteur, dans le sillage de Baruch Spinoza (1632-1677) et, avant lui, des « libertins érudits³ », avait démontré

2. Bernard, l'auteur du texte des *Cérémonies et coutumes* devait conduire ses Persans à Amsterdam dans *Réflexions morales, satiriques & comiques sur les mœurs de notre siècle*, Cologne, Chez Pierre Marteau le Jeune, 1711, et servir, indirectement de modèle à Montesquieu. On sait par ailleurs que Pierre Marteau est l'un de ces éditeurs fictifs recherchés des bibliophiles aujourd'hui comme des censeurs hier. Une édition pirate des *Lettres Persanes* fut d'ailleurs publiée « chez lui » en 1724.

3. Le terme vient du classique de René PINTARD, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Boivin & Cie Éditions, 1943 (rééd. Éditions Slatkine, Genève, 2000). Cette tradition savante et critique de la religion devait très profondément influencer Picart et Bernard, notamment par sa réhabilitation de l'épicurisme, du stoïcisme et du cynisme en amont des « sources chrétiennes ».

l'anthropomorphisme qui présidait à la grande majorité des représentations religieuses. Montesquieu, en dehors de décrire le roi et le vicaire du Christ comme des *magiciens* aux étranges pouvoirs (la célèbre lettre XXIV), avait exposé le caractère circonstanciel de la religion et son obéissance aux circonstances plutôt qu'aux mystérieuses lois de la Providence. Il était donc logique que l'un des ouvrages les plus importants pour la description et l'intelligence des religions du monde [connu] mais surtout pour leur émergence comme autant de *sujets d'étude* vît le jour au XVIII^e siècle, en terre calviniste certes, mais hors d'atteinte de l'Inquisition et des censeurs de l'Index.

Le beau livre du trio d'historiens Lynn Hunt, Margaret C. Jacob et Wijnand Mijnhardt, accompagné d'un très riche recueil d'études (magnifiquement illustré) qu'ils ont dirigés pour les publications du Getty Research Institute, viennent à point nommé rappeler à la mémoire des historiens de l'art, du livre (illustré), des religions, des philosophes, voire des historiens *tout court*, la genèse, l'intérêt et la nouveauté de l'un des chefs-d'œuvre méconnus (sinon ignoré par de nombreux « orientalistes ») de l'édition européenne du XVIII^e siècle, qui devait changer *radicalement* la manière de représenter les religions du monde par le texte et par l'image : *Les Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde représentées par des figures dessinées de la main de Bernard Picard* [sic] : avec une explication historique, & quelques dissertations curieuses. Cette somme, unique en son genre, dont le maniement malcommode rappelle les vertus oubliées des « roues à livres » fut imprimée en sept volumes entre 1727 et 1733 à Amsterdam chez Jean-Frédéric Bernard (mort en 1752) – libraire et écrivain – avec deux volumes de suppléments toujours publiés par Bernard en 1743. Elle comporte 3415 pages in-folio dont 2701 de texte et 263 de gravure, dont 27 gravures en double page et 4 en un format plus large, devant être dépliées. Il en va des œuvres comme des monuments :

certaines dimensions tout comme certaines réussites devraient inciter à la modestie. Par ailleurs, comme le montrent les trois auteurs, ce « classique négligé » offre matière à une réflexion sur la relation entre le texte et l'illustration dans les descriptions de la religion, mais surtout sur la place prise par les religions asiatiques dans la conscience européenne⁴.

Ces gravures furent réalisées par Bernard Picart (1673-1733) – fils du célèbre graveur Etienne Picart (1631-1721), graveur du Roi et de l'Académie royale de Peinture et Sculpture – puis réimprimées (y compris en France où les livres circulaient malgré les pressions officielles, parfois sous la forme de versions tronquées et « assainies » idéologiquement par la censure catholique – voir *The Book that Changed Europe*, p. 197), mais également traduites en néerlandais (1727-1738), en allemand (1738-1751) et en anglais (1733-1739). Pour reprendre les mots de l'immense érudit et humaniste de l'université de Princeton, Anthony Grafton, l'original constitue un « joyau à mille facettes », un gargantuesque œuf de Fabergé, splendidement mis en images comme on met une œuvre lyrique en scène, déployant pour le plaisir et l'instruction de ses lecteurs les « bizarreries » des cérémonies et « coutumes » religieuses du monde, depuis les conclaves pour élire le chef de l'Église catholique à l'ordinaire de la messe dans une paroisse, en passant par les ethnies les plus éloignées, la sorcellerie et les diverses formes de magie. Le lecteur chemine depuis les fêtes religieuses du judaïsme, à la description d'une infinie minutie des cérémonies des catholiques romains (sans oublier cette « cérémonie » infâme que fut l'Inquisition) dans les volumes 1 et 2, puis aux religions

4. Un exemple en est la notion de « métempsychose » qui fascina nombre de philosophes et d'érudits par son ancienneté (dans le monde indien, mais aussi chez les pythagoriciens) avec pour corollaire la notion que l'énergie constituait le moteur de l'univers. Chez nombre d'adversaires, l'enfer mais aussi la vie après la mort (ou vie éternelle) étaient profondément remis en question par une telle notion qu'ils interprétaient comme une forme de « matérialisme ».

des idolâtres des Amériques et de l'Inde dans le volume 3, à celles de l'Inde encore, de l'Asie et de l'Afrique dans le volume 4, aux orthodoxes grecs puis aux diverses dénominations protestantes (y compris les plus méconnues, comme ces *Collegianten* – « Collégiants » – proches parents du spinozisme et dont la collégialité, érigée en vertu joua un rôle conséquent dans la gestation du livre dans le volume 5) aux anglicans, quakers et autres déistes (unitariens) dans le volume 6, enfin à l'Islam dans le volume final. Au-delà du calvinisme et du luthérianisme, il est à noter que Bernard s'intéresse aux formes les plus dépouillées du protestantisme, réservant ses éloges pour les quakers.

Ce cortège de clercs, talapoins, prêtres, shamans, sorciers, magiciens, marabouts et autres caloyers, fondé sur les relations les plus fiables de leurs religions respectives, s'avère digne de la procession des dieux dans les diverses versions de *La tentation de Saint Antoine* de Gustave Flaubert. Cependant, au-delà de la curiosité qu'il suscite immédiatement – avivée par la pureté du français du Siècle des Lumières – cette *somme a-théologique* (pour reprendre l'expression de Georges Bataille) illustrée pique l'intelligence et contraint à repenser les divers phénomènes religieux à l'âge moderne, non seulement en Occident, mais également en Asie⁵. C'est tout le mérite des trois auteurs de *The Book that Changed Europe* que d'unir des compétences linguistiques, bibliographiques et philosophiques, qui permettent de redonner toute sa place à

5. Se reporter à la trilogie sur les « Lumières radicales » de Jonathan ISRAEL, *Radical Enlightenment: Philosophy and the Making of Modernity 1650-1750*, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; *Enlightenment Contested: Philosophy, Modernity, and the Emancipation of Man 1670-1752*, Oxford, Oxford University Press, 2006, et *Democratic Enlightenment: Philosophy Revolution and Human Rights 1750-1790*, Oxford, Oxford University Press, 2011. Jonathan Israel, s'il accorde très peu d'importance à Bernard et Picart – trop compilateurs et collectifs à son goût – pour se consacrer aux « grandes figures » de l'histoire intellectuelle et philosophique, notamment aux héritages du « spinozisme », développe des analyses extrêmement précieuses, en particulier sur la perception de l'Asie, de la Chine et du Japon dans la conscience intellectuelle européenne moderne.



Figure 1. — « Diverses pagodes et pénitences des faquirs », *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, vol. 4, p. 8b-8c.

ce grand texte. Leur travail retrace, avec science et conviction, l'histoire complexe de cette somme, relais précieux dans la diffusion d'une nouvelle manière de penser le « religieux » – sans jamais commettre l'anachronisme d'y voir un traité de religion comparée – à savoir la « connaissance séculière du sacré ». Les héritages de Spinoza (Bernard possédait une édition de ses œuvres complètes) et du « spinozisme » constituent l'un des chiffres secrets pour, comme le démontrent les trois auteurs, élucider l'enjeu des *Cérémonies et coutumes religieuses*, non seulement dans leur dimension textuelle mais aussi dans la mise en scène et les

usages de l'iconographie⁶, sans oublier le fait que le terme religion renvoyait aussi aux « enseignements » de Confucius tels que l'Europe les avait découverts, fruits de l'une des plus vieilles civilisations du

6. Se reporter au livre de Steven NADLER, *A Book Forged in Hell. Spinoza's Scandalous Treatise and the Birth of the Secular Age*, Princeton, Princeton University Press, 2011. L'étude de l'image religieuse et de ses usages chez Spinoza sont abordés par Nadler, mais constitueraient à eux seuls un sujet d'analyse, à l'instar de la relation que Spinoza, et ses admirateurs, entretiennent avec celle-ci. Steven Nadler apporte plusieurs éléments à cette réflexion, prolongeant les débats développés dans *Rembrandt's Jews*, Chicago, University of Chicago Press, 2003, mais aussi ceux de Steven B. SMITH, dans *Spinoza's Book of Life: Freedom and Redemption in the « Ethics »*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003.

monde⁷. Surtout il faisait montre d'un intérêt pour les formes les plus intellectuelles de vie religieuse ou spirituelle, préférant à l'instar de plusieurs groupes décrits la « vie morale » à la « conformité doctrinale ».

Les trois auteurs ont par ailleurs participé au remarquable projet de mise en ligne du texte et de toutes ses illustrations, non seulement dans l'original français, mais aussi en néerlandais, en allemand et en anglais ; travail rendu possible par

7. Voir Jonathan ISRAËL, « Admiration of China and of Chinese Classical Thought in the Radical Enlightenment (1685-1740) », *Taiwan Journal of East Asian Studies*, 4, n° 1, 2007, p. 1-25.

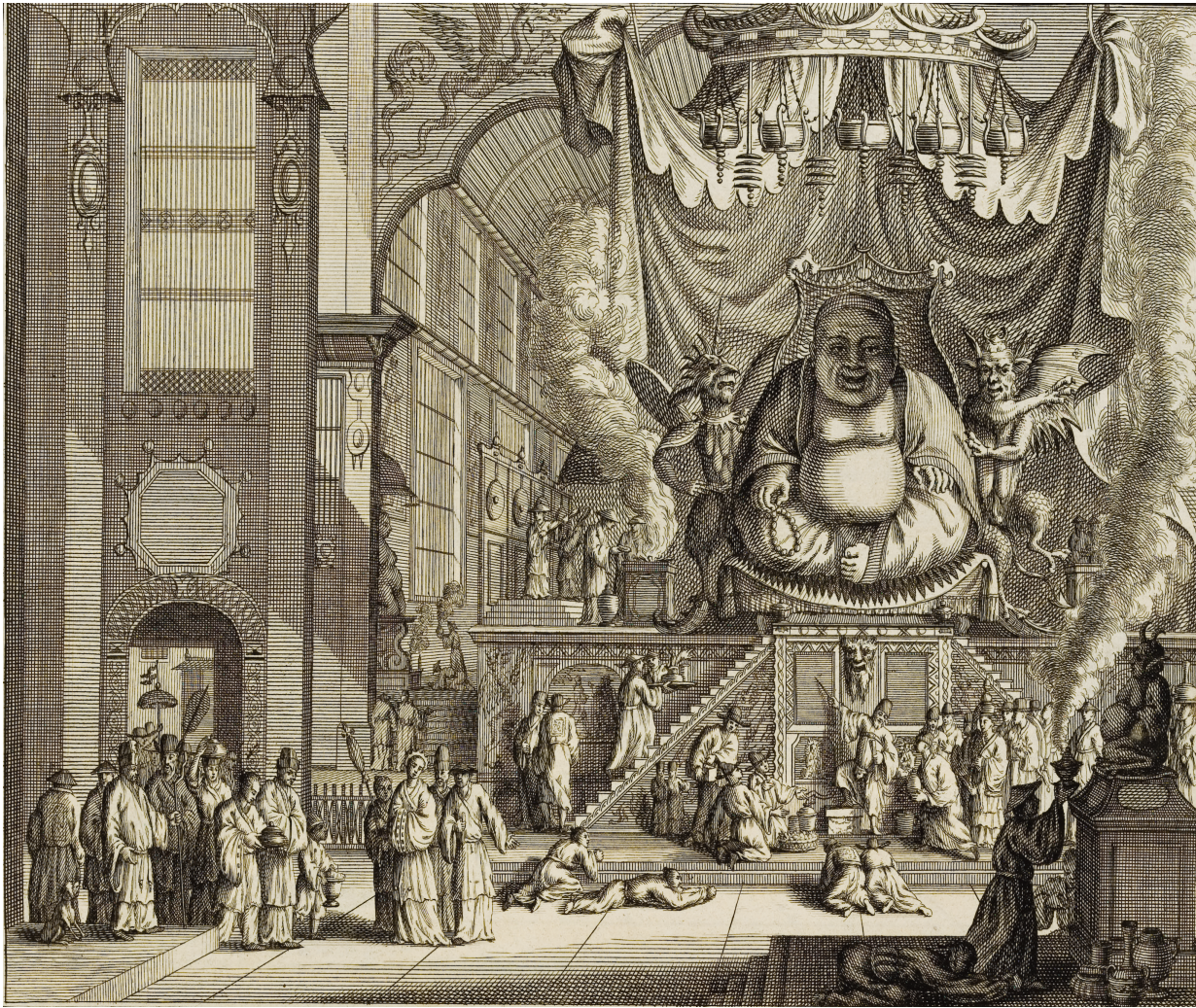


Figure 2. — « Vitek ou Ninifo », *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, vol. 4, p. 222a.

l'UCLA Digital Library Program, en collaboration avec le Getty Research Institute, l'université d'Utrecht et la Huntington Library, rendant ainsi un précieux service à la communauté scientifique capable d'étudier en détail textes et images et de se livrer à un inventaire critique et à une comparaison des diverses sources utilisées par Picart et Bernard⁸. En cherchant à aborder la religion par le rituel et en établissant des parallèles – non seulement entre les Anciens et les Modernes, mais aussi entre les sacrifices des « idolâtres » et ceux, non moins mystérieux à un regard extérieur,

8. Voir le site: <<http://digital2.library.ucla.edu/picart/>> ; toutes les références à l'ouvrage de Picart et Bernard sont faites à partir de cette édition en ligne facilement consultable aussi bien pour le texte que pour les illustrations.

sinon hérétiques à un œil protestant, des catholiques romains, entre les conceptions de la cléricature en Europe et celles en vigueur dans le bouddhisme – les deux auteurs, par le texte et l'image inventèrent un genre nouveau aussi « séditieux » que le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle (1647-1706) et que l'*Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* mise en ordre par Diderot et d'Alembert entre 1751 et 1772 – une œuvre admirée également pour son illustration des arts et des métiers, preuve que la dimension des livres ne correspond pas toujours à leur pouvoir de subversion. L'illustration des divers ascètes indiens et de leurs pratiques de mortification dans la gravure de Picart « Diverses pagodes et pénitences des faquirs » atteste d'un

regard à la fois tolérant et non dénué d'humour⁹. Les questions de vocabulaire mises à part – elles ont leur importance¹⁰

9. Voir la reproduction de cette illustration dans *Cérémonies et coutumes*, op. cit., vol. 4, p. 8b-8c. Le registre droit montre le degré de renoncement au monde et à la chair atteint par certains ascètes au cours de leurs « austérités et de leurs pénitences ». Le terme de « faquir » est ici synonyme de brahmane (orthographié *bramin*), et est employé à propos d'ascètes hindous et non musulmans, conformément à l'étymologie : l'arabe *faqir* « homme pauvre ; homme de peu ; humble ». L'Académie française définissait dans la quatrième édition de son *Dictionnaire* (1762) comme une « Espèce de Dervis ou de Religieux Mahométan », le mot passant dans plusieurs langues indiennes au sens de « mendiant ».

10. Ainsi le Bouddha est-il *Fo*, *Xaca*, *Sommonacodom*, *Budhu*, *Daybot*, *Xekia*, ou encore *Ninifo* (la liste n'est pas, tant s'en faut, exhaustive), mais les auteurs pressentent qu'à travers ses diverses graphies et appellations, il s'agit d'une même divinité. Il en va de même, parmi de nombreux autres exemples pour *Canon*, *Quanon*, ou encore *Quanwon*, équivalents de Guanyin/Kannon.

– Picart et Bernard n'hésitent pas à mettre en regard les mortifications de l'Inde et celles de l'Europe médiévale, sans se prononcer sur leur degré respectif de sincérité ou de ridicule :

« Nos vieilles légendes sont ornées d'une infinité d'austérités extravagantes & ridicules, par lesquelles on a cru honorer le Christianisme. C'est par elles que les *Stilites* & les anciens Anachorètes ont tâché de se rendre agréable à Dieu. Plus la dévotion étoit effrayante & périlleuse, plus ces bonnes gens la croyaient Sainte & digne de la Majesté Divine. Cependant oserions nous à cette occasion calomnier le Christianisme des premiers siècles ? »¹¹.

L'étude des religions non-occidentales et la représentation graphique de celles-ci, avaient souvent fait appel au sensationnalisme (les « cérémonies des barbares ») fondé sur l'eurocentrisme¹². Depuis la Renaissance – notamment grâce aux travaux des antiquaires et des académies privées, principalement italiennes¹³ – les érudits avaient interrogé l'antiquité gréco-romaine de façon nouvelle, puis, dans le sillage des circumnavigations portugaises, des expéditions espagnoles, néerlandaises et anglaises dans les Quatre

Parties du monde, la réflexion avait porté sur l'ensemble de ces « peuples idolâtres » vivant à la surface du globe, désormais entrés dans la conscience intellectuelle de l'Occident suite à cette première globalisation conduite par les Ibériques. Les entreprises de description des religions pouvaient aussi bien faire appel aux rapports des inquisiteurs catholiques qu'aux discours des pasteurs protestants ; elles reprenaient les travaux des jésuites conçus afin de doter l'Europe érudite d'instruments fiables pour la connaissance de l'Amérique et de l'Asie ; elles passaient au crible et mettaient en parallèle les relations des voyageurs, les essais des lexicographes et les travaux d'illustrateurs connus depuis la Renaissance comme Théodore de Bry (1528-1598), mais également d'autres figures moins souvent étudiées comme le libraire-éditeur Peter van der Aa (1659-1733). Les illustrations d'Athanasius Kircher (1601/1602-1680) représentant une Asie à la fois fantasmagique et fondée en vérité faisaient l'objet de nombreux emplois.

Le monde des religions tel que Picart et Bernard le représentent appartient de plein droit à la République des Lettres. Aucun de ces deux hommes ne se pique d'un quelconque savoir spécialisé (ceux-ci étant une création récente) et, à l'instar de Leibniz et Newton – figures idéales du scientifique moderne –, ils manifestaient une curiosité pour l'ensemble des phénomènes religieux du monde¹⁴. Leur somme avait requis la mobilisation de connaissances et d'images venues du monde entier, au-delà de la simple répétition d'arguments purement matérialistes (malgré la popularité d'ouvrages courts comme le *Traité des Trois Imposteurs*). L'athéisme n'était sans doute pas *concevable* pour

les auteurs des *Cérémonies et coutumes*, mais comme le suggèrent leurs éminents exégètes (voir p. 270-295) un déisme – majuscule – pouvait être inventé afin d'unir les hommes. *Les Cérémonies et coutumes religieuses* ne forment pas une grande somme « ethnographique » avant la lettre, mais le fruit mûr de la réflexion d'auteurs qui avaient admiré *L'Apologie pour tous les grands personnages qui ont esté faussement soupçonnés de magie* (publié dans la même ville de La Haye, chez Adrian Vlac en 1625) ainsi que les écrits de Lucilio Vanini (1585-1619), autre « libertin érudit » mort à Toulouse pour ses dangereuses idées antichrétiennes.

La religion au siècle des Lumières, lointaine parente généreuse des études conduites sur l'image « populaire » et sur le livre de nos jours, tenait non point en un « comparatisme scientifique », mais dans la prise de conscience des pouvoirs des religions constituées, quelles qu'elles fussent, tout comme dans les oppositions entre les formes populaires du religieux et celles des couches lettrées de la population à l'exemple de la Chine. Jean-Jacques Rousseau ou Thomas Jefferson n'affirmaient point autre chose. Ils étaient en quête des linéaments d'une possible « religion de l'humanité » et d'une mise en commun des savoirs. En ce sens, les « orientalistes » qui font œuvre de recherche sur la tradition iconographique et sa relation avec les hommes plutôt qu'avec les dogmes sont redevables à Picart et Bernard. Pierre Bayle déjà associait le « monisme métaphysique » de Spinoza et le « naturalisme éthique » de certaines écoles du bouddhisme japonais¹⁵. Le « panthéisme » repéré dans les religions de l'Asie, mais aussi des peuples du Nouveau Monde fait écho chez Bernard à l'œuvre du philosophe. Les religions de l'Asie permettent à l'auteur du texte comme à son illustrateur [et à ses continuateurs] de combiner son goût pour la

11. *Cérémonies et coutumes*, op. cit., vol. 4, p. 6.

12. Les travaux de Joan Paul RUBIÈS, *Travel and Ethnology in the Renaissance: South Indian Through European Eyes, 1250-1625*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000 et de Partha MITTER, *Much Maligned Monsters: A History of European Reactions to Indian Art*, Chicago, University of Chicago Press, 1992 (1977) permettent de comprendre l'importance des innovations textuelles et graphiques apportées par Picart et Bernard.

13. On ne redira jamais assez l'importance de personnages comme Poggio Bracciolini (1380-1459) et de sa découverte en 1417 du manuscrit du *De Natura rerum* de Lucrèce – livre fondateur de la philosophie des Modernes – commenté et annoté par les plus illustres des humanistes transalpins, parmi lesquels Giovanni Gioviano Pontano, Pomponio Leto, Bartolomeo Fonzio, Angelo Poliziano, Marcello Adriani et Michele Marullo. Même les jésuites qui se rendirent au Japon interprétèrent certaines formes du bouddhisme local en référence à l'épicurisme lucrétien et au stoïcisme. Voir, notamment, le livre récent de Stephen GREENBLATT, *The Swerve. How the World Became Modern*, New York et Londres, W.W. Norton & Company, 2011.

14. Sur ce sujet voir le volume édité par Gianna POMATA et Nancy STRAISI, *Historia: Empiricism and Erudition in Early Modern Europe*, Cambridge, MA, MIT Press, 2005. Voir notamment l'essai très stimulant de Martin MULSOW, « Antiquarianism and Idolatry: The *Historia* of Religions in the Seventeenth Century », p. 181-210. Les analyses de Martin Mulsow complètent celles développées par les auteurs de *The Book that Changed Europe* au chapitre 9, op. cit., « Idolatry: West and East », p. 211-246.

15. Voir l'article de Thijs WESTSTEIJN, « Spinoza Sinicus: An Asian Paragraph in the History of the Radical Enlightenment », *Journal of the History of Ideas*, 68, 2007, p. 537-581.

comparaison, la diversité, les formes les moins cérémonieuses de vie religieuse en même temps que pour les hétérodoxies les plus singulières, semblant suggérer une passion conjointe pour la rationalité et l'excès. *The Book that Changed Europe* est divisé en deux parties qui se complètent parfaitement et apportent une vision globale du grand œuvre de Picart et Bernard tout en invitant à sa redécouverte. La première partie appelée « Le monde du livre » (*The World of the Book*), étudie l'élaboration idéologique et technique du texte, revenant sur le marché de l'imprimé et ses formes matérielles, tandis que la seconde partie, « Le livre du monde » (*The Book of the World*) analyse plus spécifiquement les enjeux de la description des religions du monde entreprise par les auteurs. L'articulation entre les deux sections est parfaite, de même qu'entre la contribution des divers auteurs, et le va-et-vient entre celles-ci s'instaure avec naturel. Comme en témoignent les nombreuses notes en fin d'ouvrage (celles-ci montrent l'étendue des sources consultées), l'érudition des auteurs est quasiment sans faille, tout en constituant un plaidoyer engagé pour le rôle des Pays-Bas dans la genèse de l'Europe moderne, et un encouragement à lire avec la dernière des attentions ce « classique oublié »¹⁶.

Les *vies parallèles* de Bernard Picart et de Jean-Frédéric Bernard, reconstituées avec minutie par les auteurs, font également revivre l'univers moral (celui de l'édit de Fontainebleau du 18 octobre 1685, révoquant l'édit de Nantes de 1598, en envoyant sur les routes de l'exil les membres du culte réformé – du moins ceux qui avaient pu réchapper aux dragonnades) et matériel (la gravure et le marché du livre dans les Pays-Bas protestants) dans lequel

16. Ainsi la présence du livre de Donald S. LOPEZ, Jr., *Curators of the Buddha: The Study of Buddhism under Colonialism*, Chicago, University of Chicago Press, 1995. Voir également, du même auteur, *The Tibetan Book of the Dead: A Biography*, Princeton et Oxford, Princeton University Press, 2011 et *The Scientific Buddha: His Short and Happy Life*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2012, qui ont, chacun, renouvelé les études sur le bouddhisme en profondeur.

ces deux Français devaient se rencontrer. Le premier avait fui la Provence protestante (celle des Vaudois) et le second suivi un itinéraire plus complexe l'ayant conduit à renoncer sans regret à la « foi » de ses ancêtres. L'originalité de leur démarche tenait en sa « modernité » : s'efforcer de réunir plutôt que de diviser, et opposer l'homme universel en ses besoins de sacré aux déformations et à la complexification des religions sous la main des prêtres, des prédicants, des magiciens et de tous les clergés. La quête de « justifications » (*testimonia*) de la religion chrétienne chez les Grecs et les Romains, puis dans l'ensemble des cultures « païennes », relayée depuis la Renaissance par les efforts des humanistes hébraïques et par la connaissance de l'ennemi héréditaire musulman (les études sur la langue arabe et le turc osmanli), avaient pour but premier (sinon unique) de légitimer l'institution chrétienne, surtout sa branche aînée et principale : l'Église catholique. Les descriptions textuelles et iconographiques des religions inspirées par les missionnaires étaient, hier comme aujourd'hui, fondées sur la ferme conviction de leur supériorité bien plus que sur une vague et anachronique notion de tolérance. Nonobstant les restrictions imposées pour l'obtention de postes officiels dans l'administration des Pays-Bas protestants, le pays où Picart et Bernard avaient trouvé refuge – le mot est à prendre en son sens le plus fort – cette région formait une exception heureuse en Europe. Pour les deux auteurs, il s'agissait de montrer comment toutes les religions connues procédaient d'une origine commune perceptible dans leurs pratiques telles que les rites de naissance, de mariage ou de mort, ajoutant à l'exemple de Montaigne que les plus « bizarres » n'étaient pas, tant s'en faut, celles des Amériques ou de la lointaine Asie mais les munificences papales à Saint-Pierre telles qu'elles furent déployées pour la cérémonie de canonisation de quatre saints le 12 mai 1712 par Clément XI (ennemi des jansénistes et connu pour avoir justifié les dominicains dans la Querelle des Rites).

C'est à l'aune de cette hiératique splendeur que les auteurs pensent cérémonies et rites. Une fois dépouillées de l'ornementation plus ou moins grandiose, les coutumes des catholiques ne différaient aucunement de celles des Aztèques (ainsi le cannibalisme des uns ressemblait-il à l'eucharistie des autres¹⁷) ou, sur d'autres points, des « idolâtres » indiens et japonais – les volumes trois et quatre, saisissants dans leur variété, méritent une étude rigoureuse de la part des sinologues, des indianistes et des spécialistes du Japon, ne serait-ce que par la « somme des savoirs » occidentaux sur l'Asie qu'ils proposent.

Picart compose ainsi une gravure étonnante d'une veuve indienne devenant une *sātī* (suicide rituel de la veuve fidèle) représentée avec les traits extatiques d'une sainte mystique de la Péninsule ibérique telle que les aimait la cour française depuis la vogue de l'espagnolisme. La plume de l'auteur (Bernard avait fait le choix de demeurer dans l'anonymat ou le cryptage pour ne pas être reconnu) tout comme le burin renommé de Picart cherchaient, avant toute chose, un *dénominateur commun* aux formes de la vie religieuse qu'ils avaient pu observer *de visu* mais, surtout, à travers leurs très nombreuses lectures et les récits de voyageurs que Bernard avait publiés. Leur projet était le fruit de la collaboration au sein de la République des Lettres – celle des « philosophes » mais aussi des érudits, des libraires et des lecteurs – permettant de mettre à contribution des réseaux de transmission des savoirs et d'échange d'information à une échelle encore inédite. *Sapere aude* ne pouvait être qu'une injonction collective, et le succès rencontré par leur livre en est une illustration.

À l'image de la joyeuse assemblée des Chevaliers de la Jubilation réunie à La Haye le 24 novembre 1710, telle qu'elle est décrite au premier chapitre du livre,

17. Les travaux de Frank LESTRINGANT ont mis en lumière ces curieuses *correspondances*. Ainsi *Le Cannibale : grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994, et *Une Sainte horreur : voyage en eucharistie, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

la « collégialité » (le « travail en équipe » évoque les camps et les usines) et la mise en commun des connaissances n'étaient pas de vains mots, moins encore des injonctions issues d'une entropie administrative inintelligible à la majorité des fidèles (le Vatican fournit la figure pour les deux auteurs, mais aussi comme le montre *The Book that Changed Europe*, la matrice de la réflexion sur religions et cérémonies conduite par Picart et Bernard). Le Refuge huguenot reposait aussi sur une culture du secret – commune aux minorités persécutées, à l'exemple des juifs – qui permettait,

à rebours, de pratiquer un harpocratisme de façade tout en réunissant diverses personnalités animées d'ambitions communes. La construction de leurs identités intellectuelles et professionnelles à travers l'expérience de l'exil, les obligea à mettre à profit ces divers réseaux nécessaires à la réalisation de projets de grande envergure. Les deux volumes publiés et la mise en ligne du livre et de ces illustrations indiquent aussi comment un nouvel « humanisme » moderne gagne à se nourrir des exemples passés. À l'instar de nombreux spécialistes contemporains – à commencer

par ceux de l'image – Picart et Bernard avaient compris que les rituels définissaient l'homme dans son expérience de la religion bien mieux que les doctrines, qui lui demeuraient le plus souvent inintelligibles, quand elles n'étaient pas source de discorde, d'incompréhensions, de massacres et de guerres – à l'exemple proche des querelles de la grâce ou de la transsubstantiation qui avaient été la cause de tant de violences et de meurtres. Ainsi que le frontispice général de l'ouvrage l'exprimait avec un rare bonheur d'exécution graphique (voir *The Book that Changed*



Figure 3. — « Matzou », *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, vol. 4, p. 222a.

Europe, p. 12-13), l'idéal des auteurs était d'émonder et de purger la religion de ses « erreurs », de réduire son influence, en faisant appel non à la contrainte mais en plaidant la diversité ; en s'appuyant non sur le clergé mais en faisant appel aux hommes de bien. Les religions de l'Inde et de l'Asie orientale serviraient à merveille ce propos. Les auteurs déploierent des trésors de patience et d'ingéniosité pour présenter ces « idoles orientales » chinoises, japonaises et d'autres pays d'Asie. On ne sera pas surpris de retrouver *Laokun* (Laozi), ni *Fo* (le Bouddha). Un seul exemple suffit pour se faire une idée de la subtilité du style, malgré sa tendance à la prolifération propre aux compilations. Il s'agit d'un passage dans lequel Bernard évoque le Bouddha « historique ». Ses commentaires sont, somme toute, assez proches des conceptions développées au sein de la religion de « salut » asiatique au cours de son histoire, mais aussi par ses exégètes modernes et certains spécialistes contemporains :

« Mais ce Dieu connu enfin qu'il étoit homme comme les autres, il mourut âgé de soixante & dix-neuf ans. Alors pour comble d'impiété, se voyant près de la mort, il voulut inspirer l'Athéisme à ses Sectateurs. Il leur déclara que jusqu'à ce moment il avait parlé par Énigmes : *mais ne vous abusés pas*, leur dit-il, *en cherchant hors du néant le premier principe des choses. Tout est sorti de ce néant, & tout doit y retourner. C'est l'abîme de nos espérances.* »¹⁸.

Au-delà de formules de ce type, mordantes comme un acide sur une plaque, quel que soit le « contexte culturel » auquel on les applique, et d'illustrations qui servent comme de véritables « supports séculiers de méditation », le ton allègre, insidieusement irrévérencieux du livre, son usage moderne des notes en bas de page, lui confère une dimension bien

supérieure à celle d'un simple catalogue, voire d'un appel à ce que l'on a pu, non sans un idéalisme confinant à la momerie, nommer le « dialogue entre les religions ». Le comparatisme esquissé permet de repérer des traits communs parmi les diverses divinités. Le Dieu fait homme ou qui, peut-être, n'est qu'homme et finit par l'admettre, prêche le néant au bord de la fosse : impossible de croire que de telles pensées aient pu choquer des esprits fins et forts comme Bernard. Dans ce gouffre de l'espoir, le Bouddha perd sa dimension surnaturelle et légendaire et devient un point de comparaison avec d'autres « idoles » de l'Asie et de l'Europe tout en semblant se rapprocher des doctrines des anciens.

« On a dit, que le *Fo* étoit un Spectre venu de l'Enfer : mais sans nous arrêter à cette chimère, voici ce qu'on peut en dire de plus raisonnable, à ce qu'il nous semble. [...] On dit donc, que le *Fo* naquit dans les Indes, environ mille ans avant J.C., & qu'il étoit fils de Roi, d'abord il fut nommé *Che-kia* ou *Xe-quia*, mais à l'âge de trente ans, il se donna le nom de *Fo*. Sa Mère le mit au monde par le côté droit, & mourut dans les douleurs de l'enfantement, au lieu que *Laokun* étoit né par le côté gauche. »¹⁹.

Le Bouddha et Laozi, né à droite ou à gauche, en enfer ou au ciel « *qu'importe* », ne sont pas de nature fondamentalement différente ; ils se présentent à la vénération des fidèles identiquement aux figures principales des religions d'Occident, si l'on daigne les considérer non pas comme de simples *singularités exotiques*, mais comme de simples variations issues du principe de différence et de répétition à l'œuvre dans les formes du religieux dans l'esprit humain à mesure de son développement. La trajectoire universelle des formes de la vie religieuse (le dernier chapitre de *The Book that Changed Europe* en fournit

la démonstration, voir p. 296-310) est de tendre sans cesse vers une ossification et une opacité ; origine et justification de la prolifération des fonctions cléricales et administratives.

Il s'avère fructueux (et, souvent, jubilatoire) pour le spécialiste d'interroger les intentions des auteurs, mais aussi de confronter l'infinie variété des sources occidentales et asiatiques des textes et des illustrations²⁰. L'Asie, tout comme les Amériques, avaient depuis plus d'un siècle et demi fait l'objet d'un nombre important d'ouvrages – souvent composés par des missionnaires, pour la plupart catholiques – qui avaient circulé dans la plupart des pays d'Europe d'une traduction à l'autre, souvent dans les langues de l'Europe méridionale, quand ils n'étaient pas directement composés en latin. Les cérémonies catholiques étaient à l'origine d'une littérature répandue dans toute l'Europe. La place accordée à la gravure, nouvelle technique sur laquelle Picart avait composé un brillant essai *Impostures innocentes, ou Recueil d'estampes d'après divers peintres illustres, tels que Rafael, Le Guide, Carlo Maratti, Le Poussin, Rembrandt, &c. Gravées à leur imitation, & selon le goût particulier de chacun d'eux, & accompagnées d'un Discours sur les préjugés de certains Curieux touchant la Gravure* (Amsterdam, 1734), montre qu'elle avait acquis ses lettres de noblesse et que son usage allait au-delà de la fonction que certains historiens assignent à l'image, sinon à l'œuvre d'art : une simple *illustration*. De la même manière que Picart interprète visuellement le réel en faisant appel à l'ensemble des

20. L'article de Sanjay SUBRAHMANYAM, « Monsieur Picart and the Gentiles of India », dans Bernard Picart and the First Global Vision of Religion, op. cit., p. 197-214 en dit plus que nombre de longs ouvrages consacrés à tel ou tel aspect des religions indiennes. L'analyse critique de l'historiographie et le questionnement de l'auteur de l'article sur l'Inde comme lieu d'interrogation de la définition même de religion sont très stimulants. De même l'article de Catherine E. CLARK, « Chinese Idols: Questioning Difference in Cérémonies et Coutumes religieuses », dans Bernard Picart and the First Global Vision of Religion, op. cit., p. 235-249 revient sur le statut de l'image religieuse populaire, art, idolâtrie, instrument de connaissance, et sur la manière selon laquelle elle joue un rôle de communication différent du texte écrit.

18. *Cérémonies et coutumes*, op. cit., vol. 4, p. 194.

19. *Cérémonies et coutumes*, op. cit., vol. 4, p. 194.



Figure 4. — « Magiciens et sorciers de la Chine », *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, vol. 4, p. 238c.

virtualités de son art, Bernard fait preuve de discernement dans la manière dont il interprète les phénomènes religieux, y compris le quietisme qui devait exaspérer l'Église catholique française dans les années 1690. La comparaison lui permet de repérer des « invariants » entre les pratiques occidentales et celles des idolâtres d'Asie orientale :

« Avant que de finir sur le Quietisme, il ne sera pas inutile d'apprendre au lecteur, qu'on en trouve de fortes traces dans l'ancienne Philosophie Païenne. Mais sans remonter si haut, disons deux mots du Quietisme que l'on peut attribuer aux Asiatiques Orientaux, & du ra[p]port qu'il a au Quietisme occidental. Selon les Siamois [...], la première Quietude

se trouve en Dieu. Il est dans un repos éternel et la propriété de la vraie sainteté du Siamois, c'est de travailler à imiter cette Quietude. [...] Un autre principe des Quietistes Orientaux à l'égard de la Divinité consiste à se représenter l'Être suprême comme un être si mystérieux & si obscur qu'on ne peut s'en faire aucune idée, & ceux de leurs Docteurs, qui essayent de s'en faire une, tombe [sic] dans des extravagances & [...] des contradictions si étranges que la plus grande partie de nos voyageurs s'est obstinée à nous les représenter comme des Athées. »²¹.

21. *Cérémonies et coutumes*, op. cit., vol. 6, « Supplément sur le Quietisme », p. 285.

Les points communs que relèvent Picart et Bernard dans leur travail ont une source commune : la recherche d'une possible unité dans la diversité, ce qui n'est pas sans les rapprocher d'un déisme qu'ils ne condamnent (comme l'athéisme) que mollement. Ainsi que la « Dissertation sur la Religion chrétienne suivant les Principes Catholiques Romains » le vient rappeler en ouverture de la seconde partie du premier volume, après avoir exposé avec sympathie et un souci d'antériorité légitime les cérémonies et les usages du judaïsme sépharade mais aussi ashkénaze, tout en réhabilitant en grande partie l'Islam²² (« le Mahométisme » sur lequel se clôt le dernier volume) et ses diverses

22. Voir *The Book that Changed Europe*, op. cit., chap. 10 « Rehabilitating Islam », p. 247-269.



Figure 5. — « Autres magiciens et sorciers », *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, vol. 4, p. 238c.

écoles (vantant notamment son sens de la coexistence et de la tolérance), les leçons de l'histoire des cérémonies religieuses telles que les présentent Picart et Bernard incitent à pratiquer les vertus de la comparaison, de l'ouverture savante et d'un « spinozisme nomade » bien conçu, qui est tout sauf un simple athéisme.

Il reste beaucoup à écrire et à étudier sur un texte désormais remis sur le devant de la scène historiographique internationale ; notamment la confrontation avec des projets de même nature depuis les Persans de Montesquieu aux lettrés d'Asie orientale, en même temps qu'une histoire détaillée de la réception du texte, de l'inventaire de ses sources et des nombreux emprunts qu'il a suscités. La contribution majeure de ces deux

volumes est de mettre à disposition des lecteurs l'un des textes essentiels dans la redécouverte des religions à l'époque des Lumières ; notamment celles de l'Asie. Ce projet remarquable contribue également à une meilleure compréhension de la place des religions dans les relations internationales contemporaines. Le constat de l'échec patent d'un certain œcuménisme factice, déguisé en « dialogue entre les religions », donne largement raison à Picart et Bernard. Le profit qu'il y a pour les historiens des religions et de l'image à lire ces travaux tout en consultant l'original de Picart et Bernard dans sa version électronique sanctionne cette initiative pluraliste et ouverte, par définition ennemie d'une lecture univoque du passé :

« La tolérance étant fondée sur [...] un principe naturel, rien, à ce qu'il semble, n'est plus digne d'un homme raisonnable. Mais après tout on n'est que trop souvent forcé de prendre parti & dans l'Orient & dans l'Occident pour l'amour des hommes : & là comme ici la neutralité fait dire de celui qui l'observe trop rigoureusement.

Fœnum habet in cornu, longé fuge. »²³.

François Lachaud,
EFEO
francois.lachaud@efeo.net

23. *Cérémonies et coutumes*, op. cit., vol. 7, p. 291.